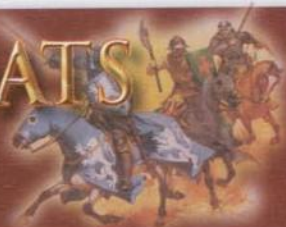


CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



Bataille d'Azincourt, 1415

Le porte-étendard d'Henri V



MWF003

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digrاف

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almudena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *The Armies of Agincourt*
Christopher Rothero © 1981, Osprey
Publishing Ltd

Illustrations : pp. 5, 8, 9, 13, Christopher
Rothero; pp. 7, 11, 14, Jeffrey Burn
Conseiller historique : David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution. Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date de parution du dernier numéro de la collection.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux marchands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des amendes, en plus des indemnités correspondantes pour des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient, plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances techniques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en soit, les composants affectés par ces changements seraient remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine, ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée

38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île

1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

DISTRIMEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande à l'ordre de DelPrado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRIBONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA BATAILLE D'AZINCOURT, 1415

LE TRIOMPHE INESPÉRÉ DES ANGLAIS

En 1413, Henri V, âgé de 25 ans, monte sur le trône d'Angleterre. Malgré sa jeunesse, il devient bientôt un des plus grands rois guerriers du royaume. Il est perçu comme juste, pieux, athlétique, chevaleresque, âpre au gain, impitoyable et désireux de se distinguer sur le champ de bataille. À bien des égards, il est, de tous les souverains de son époque, celui qui se rapproche le plus de l'idéal du roi chrétien au Moyen Âge.

À son accession, la population de l'Angleterre est lasse des guerres féodales continuelles qui ravagent le pays depuis trop longtemps. Henri espère qu'une campagne contre l'ennemi héréditaire, la France, permettra la réunification du pays et établira la popularité de la dynastie de Lancastre. À cette fin, il fait parvenir une série d'exigences si provocatrices qu'il est impossible au roi de France Charles VI de leur donner suite. Elles comprennent la couronne de France, l'ancien empire angevin, le duché de Normandie, la moitié de la Provence, la rançon non-payée du roi Jean II (capturé à la bataille de Poitiers), la main de la fille du roi de France et une dot de deux millions de couronnes.

Pour la France, de telles demandes ne peuvent guère tomber plus mal. Après une longue période de troubles sociaux, le royaume est en proie à l'anarchie sous le règne de Charles VI le Fol ou le Bien-Aimé. Ce personnage digne d'une tragédie traverse des phases d'inconscience totale et d'autres où son comportement est normal. Souvent il passe son temps prostré dans son lit tandis que des factions rivales se disputent le pouvoir. De ces factions, deux prédominent : la maison des Armagnacs et celle des Bourguignons. À la tête des Armagnacs se trouve Charles, duc d'Orléans, neveu du roi. La tête du parti opposé est le cousin de Charles, Jean sans Peur, duc de Bourgogne et comte de Flandres.

Durant les premiers mois de 1415, les négociations sont rompues entre la France et l'Angleterre et, le 11 août, l'armada mise sur pied par Henri V embarque pour la France. Sur son navire amiral, la *Trinité Royale*, Henri arbore la bannière de la Trinité et de Notre-Dame ainsi que les armes de saint Édouard, de saint Georges et de l'Angleterre. Trois jours plus tard, les Anglais débarquent sans opposition sur la rive droite de l'estuaire de la Seine, près du port fortifié d'Harfleur.

LE SIÈGE D'HARFLEUR

La capture de la ville d'Harfleur joue un rôle vital dans la campagne d'Henri. Les installations portuaires vont fournir une tête de pont pour son armée ; elle est située à l'embouchure de la Seine, qui permet de remonter vers Paris à travers ce qu'Henri considère comme son bien à savoir le duché de Normandie. Les habitants et la garnison d'Harfleur, anticipant l'attaque d'Henri, se préparent rapidement à un long siège. Ils inondent la plaine au nord de la ville, renforcent la garde et lancent

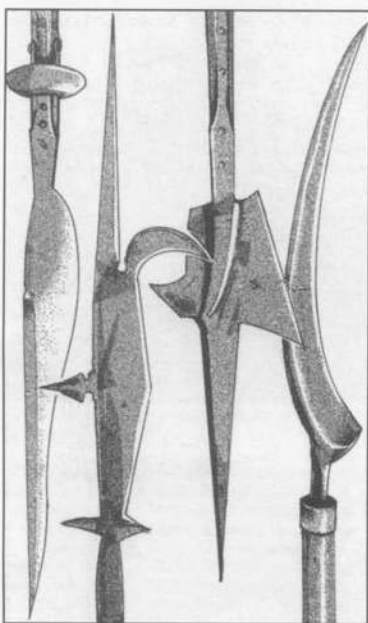
Illustration d'époque d'une bataille où sont visibles différents types de casques : un grand bassinnet, des bassinets ouverts plus anciens et un bassinnet agrémenté d'une minerve de plaque.





Gisant de Michel de La Pole, comte de Suffolk, mort de maladie à Harfleur. Il porte un bassinnet pointu avec un ventail de plaque attaché.

Exemples des différents types d'armes d'ast utilisées pour le combat à pied au XV^e siècle : un glaive, une hache d'arme, une hallebarde et une vouge.



un appel désespéré au dauphin (fils aîné du roi de France), qui rassemble une armée à Rouen.

L'attaque anglaise sur Harfleur présente un excellent exemple de la poliorcétique médiévale. L'armée anglaise encercle la ville et construit un système de tranchées et de remparts le long de ses murs. Puis elle place des mines, dont l'efficacité est mise en échec par l'activité de contre-sape déployée par les défenseurs. Henri V fait alors donner de grands béliers et de nombreuses catapultes. En reprèsailles, les Français déversent de la poix enflammée et de l'eau bouillante sur les assaillants et leurs machines de siège ; leurs archers tirent des flèches incendiaires sur les protections et structures des tours de siège et engins anglais. Les assaillants, qui tentent d'escalader les murs, sont aspergés de soufre en poudre et de chaux vive. La poudre à canon jouant un rôle de plus en plus grand, les deux camps disposent de canons primitifs. Certains canons d'Henri ont un tube de 3,6 m de long et un calibre de 60 cm. Ils peuvent projeter efficacement des pierres de 200-250 kg par-dessus les remparts de la ville. Ces derniers transpercent les minces toits des maisons, mais leur fonction principale est de creuser une brèche dans les murailles, que les habitants se hâtent de combler durant la nuit.

Les semaines passent, la nourriture vient à manquer pour les assiégés comme chez les assiégeants. L'air malsain des marais et le travail harassant des tranchées, ajoutés aux nuits humides d'automne, font des ravages et entraînent des épidémies de fièvre et de dysenterie. L'armée anglaise est ravagée par la maladie, qui frappe à tous les niveaux. Finalement, le 22 septembre, Harfleur tombe, mais au lieu de rentrer en Angleterre pour y reprendre des forces, Henri V décide de mener son armée dans une grande chevauchée (un raid) et de faire parader sa bannière, qui mêle les armes de France à celles d'Angleterre, à travers le pays pour signifier qu'il est l'authentique souverain de France. Il a également le sentiment que, s'il parvient à pousser l'armée française à livrer bataille, il pourrait la vaincre.

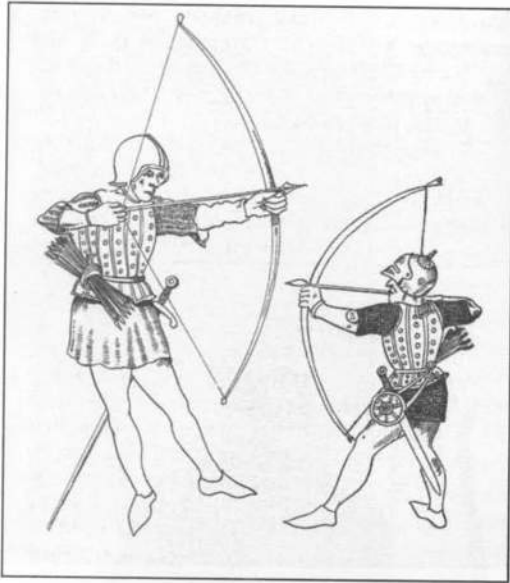
Il laisse une troupe de 1 200 hommes à Harfleur pour garder la ville et, le 8 octobre, une maigre armée totalisant environ 1 000 hommes d'armes et 5 000 archers prend la route de Calais, distante de 320 km, avec des rations pour huit jours. Forcée d'éviter les troupes françaises stationnées en attente sur la rive droite de la Somme, l'armée anglaise parvient à trouver un gué en amont et, le 29 octobre, peut enfin se reposer.

Durant le siège d'Harfleur, le roi de France Charles VI et le dauphin Jean (qui mourra dans l'année) ont rassemblé une armée à Rouen. Le roi a décidé de se passer des services de Charles d'Orléans et de Jean, duc de Bourgogne, craignant que leur animosité ne divise son armée. Il leur ordonne en lieu et place de lui fournir 500 hommes d'armes chacun. Charles bafoue les instructions de son oncle le roi et apparaît en personne. À Rouen, il rencontre les ducs de Berry, d'Alençon, de Bourbon ainsi que le connétable de France Charles d'Albret (commandant en chef du roi). Ils sont ensuite rejoints par le duc d'Anjou et le maréchal Boucicaut.

Dès que l'armée française a vent des mouvements d'Henri V, une avant-garde, placée sous les ordres de Boucicaut et de Charles d'Albret, est détachée afin d'empêcher les Anglais de franchir la Somme. Le gros de l'armée française marche plus au sud, espérant intercepter l'ennemi à Amiens, mais le manque. Les Français marchent alors vers l'est et Péronne et s'y arrêtent. Durant tout ce temps, le commandement français se querelle pour déterminer la manière d'anéantir cette pitoyable petite armée anglaise. Le connétable et Boucicaut, se souvenant sans doute des défaites de Crécy et Poitiers, prêchent la prudence. Les ducs d'Orléans

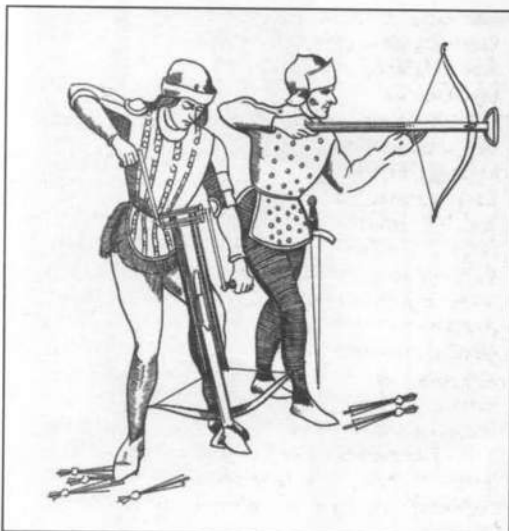
(1) Arbalétrier français bien équipé, coiffé d'un chapel de fer, d'un gambison molletonné et d'un demi-plastron. (2) Archer anglais bien équipé, portant un bassinet sans visière. Remarquez la croix rouge de Saint-Georges sur la brigandine de cuir. (3) Fantassin français bien équipé portant une cotte de mailles sous une veste en cuir et armé d'un glaive, sorte de lance pourvue d'une lame.





Dessins d'époque d'archers. Remarquez la brigandine rivetée, l'épée, la targe et le faisceau de flèches attaché à la ceinture.

Dessins d'époque d'arbalétriers, l'un deux recharge son arme à l'aide d'une manivelle et un étrier. Remarquez les longs carreaux à ailettes. Les arbalétriers sont vêtus de brigandines sur une cotte de mailles.



et de Bourbon sont en favorables à une attaque immédiate. Leur opinion est soutenue par le duc de Berry qui dispose, comme argument de poids, de la meilleure chevalerie de France au sein de sa suite. Le connétable finit par s'en remettre à l'avis de ses turbulents conseillers, et les hérauts sont envoyés au camp des Anglais pour leur faire part des intentions françaises.

Les hérauts font savoir au roi d'Angleterre que comme il est venu conquérir leur pays, les Français se tiennent prêts à l'affronter où et quand il le souhaite. Henri rejette cette proposition et leur répond qu'il a l'intention de marcher droit sur Calais et défie les Français de l'en empêcher. Il leur fait ensuite donner de l'or et les renvoie à leurs maîtres. L'apparente arrogance d'Henri donne une fausse idée de son état d'esprit, car son armée est dans un état désespéré, malade, fatiguée et affamée. Il doit combattre au plus vite. Les champs retournés que les Anglais rencontrent en marchant sur Calais leur indiquent que les Français sont devant eux. Dans la matinée du 24 octobre, une des patrouilles de Henri V atteint les crêtes de Blagny et aperçoit pour la première fois les armures étincelantes de l'armée

française qui marche dans la vallée en contrebas, leur barrant la route vers Calais.

La nuit qui suit, pluvieuse et venteuse, les Anglais la passent dans le village de Maisoncelle. La veille de la bataille qui semble inéluctable, la plupart des hommes affûtent leurs armes et se préparent pour le matin. Dans le camp français et alentour, l'atmosphère est très différente. Certains de remporter une victoire facile, les Français boivent et font des paris sur les prisonniers de marque qu'ils comptent faire. Un chariot est peint et décoré en vue de transporter Henri V à travers les rues de Rouen.

LES ARMÉES

L'armée anglaise compte deux types de combattants : les hommes d'armes et les archers. Les deux peuvent combattre montés ou à pied. Si les hommes de haut rang sont chevaliers, bon nombre d'hommes d'armes sont des écuyers, voire de simples soldats. Le fantassin de base est le lancier, qui donne également de sa personne lors des sièges. Les tireurs sont de trois sortes : les archers, les arbalétriers et les artilleurs. Les arcs longs anglais sont si efficaces que les archers constituent souvent jusqu'à deux tiers des soldats anglais (à Azincourt, près des quatre cinquièmes). Les Français possèdent eux aussi des archers, mais ne les utilisent pas aussi efficacement. Ils préfèrent l'arbalète, qui décoche un projectile plus rapide mais qui prend plus de temps à recharger.

Les Français ont de loin l'armée la plus imposante, bien que ses effectifs soient difficiles à établir : elle compte probablement entre 10 000 et 30 000 hommes. Près de 60 % sont des hommes d'armes et le reste des troupes de garnison issues des grandes villes et des châteaux, ainsi que des levées féodales et des mercenaires provenant des cités du nord de l'Italie. Le commandement français est certain de disposer d'assez d'hommes pour vaincre les Anglais, puisque l'on sait que le connétable d'Albret refusa l'offre de la ville de Paris de lui fournir 6 000 arbalétriers des milices urbaines.

Bien qu'il soit habituel à cette époque de trouver le roi sur le champ de bataille, le roi de France n'est pas présent à Azincourt. Le commandement est partagé entre le connétable d'Albret et les ducs d'Orléans et de Bourbon. Le connétable de France aurait dû assumer le commandement suprême, mais son avis est ignoré, et il est incapable d'exercer la moindre autorité sur la situation.

Le doute n'est guère possible sur les effectifs de l'armée anglaise : la plupart des chroniqueurs contemporains estiment ses effectifs à 6 000-7000 hommes, dont un millier d'hommes d'armes et le reste d'archers. À la différence des Français, Henri V, commandant en chef de l'armée, est le seul responsable de l'armée et s'engagera personnellement dans les combats. Il sera jeté à terre à plusieurs reprises et sa couronne sera presque sectionnée sur son casque.

Alors que le jour humide et froid se lève le 25 octobre 1415, les deux armées commencent à gagner leurs positions de bataille. Les Français se déploient entre Tramecourt sur leur flanc gauche et Azincourt sur la droite, barrant fermement la route de Calais aux Anglais. Mais leur front se trouve réduit au bout d'un kilomètre par les bois qui bordent les deux villages, un goulot d'étranglement qui va leur coûter cher. Les troupes françaises sont réparties en trois divisions massives, les unes derrière les autres. Les deux premières d'hommes d'armes à pied ; sur chacun de leurs flancs se tiennent les cavaliers lourdement vêtus de leur armure, et sur le front de la première division, un grand nombre d'arbalétriers et d'archers.

Le plan de bataille des Français est d'ouvrir la bataille en faisant pleuvoir sur les archers anglais des carreaux d'arbalètes et des flèches. Une fois les archers neutralisés, la cavalerie chargera et les foulera sous ses sabots. Dans le même temps, les deux divisions d'hommes d'armes à pied devront avancer et attaquer les hommes d'armes anglais et, par leur nombre, les écraser. La troisième et dernière division est gardée en réserve et s'occupera des survivants qui pourraient tenter de s'échapper du champ de bataille.

Cette stratégie semble intelligente et elle aurait pu fonctionner, mais elle ne prend pas en compte l'orgueil bouillonnant de la noblesse française. L'honneur de combattre au premier rang est si important que ces chevaliers jouent des coudes et poussent les archers et arbalétriers de côté, jusqu'à ce que ces soldats se retrouvent, inutiles, entre la première division et la cavalerie. Une fois l'armée française enfin installée pour le début de la bataille, douze princes de sang se tiennent au premier rang et les deux premières divisions comptent des milliers de ducs, comtes, barons et chevaliers de haute lignée et de familles distinguées.

Henri se lève tôt et, immédiatement après la messe, revêt son surcot brodé aux armes de France et d'Angleterre. Portant sa couronne sur son bassinet (son casque), il monte un petit cheval gris et rejoint son armée qui se déploie en formation de combat.

Les hommes d'armes d'Henri sont déployés en trois petites formations. Entre les hommes d'armes se trouvent des groupes d'archers. Sur chaque aile, légèrement avancée, rendant ainsi la ligne légèrement concave, se tiennent davantage d'archers. L'aile droite est commandée



Sir Thomas Erpingham jette son bâton dans les airs comme signal d'ouverture de la bataille. Il porte une armure complète et un ventail de mailles. Comme de nombreux soldats d'expérience, il a préféré abandonner sa visière pour une meilleure vision.

1. Thomas, sire de Camoys, chevalier de la Jarretière, commandant l'aile gauche de l'armée anglaise à Azincourt. Remarquez que l'armure de plaques a remplacé celle à mailles. 2. Le roi Henri V porte un surcot à la fois aux armes d'Angleterre (le léopard) et de France (le lys). 3. Guillaume Philippe, Lord Bardolff, chevalier de la Jarretière, lieutenant de Calais. Il arbore son ceinturon porte-épée en diagonale sur une ceinture porte-dague horizontale. Le col en « S » indique un officier de la maison de Lancastre. Tous portent l'ordre de la Jarretière sous le genou gauche.



Sir John Codrington, porte-étendard ou banneret d'Henri V. Sir John porte une armure de transition, un bassinot ancien à groin et une frange de mailles. Sa tunique et le caparaçon du cheval arborent ses armes. Le cheval porte un chanfrein sur la tête et une armure articulée sur l'encolure. Sir John fut chargé de parader à travers le pays pour annoncer la victoire.



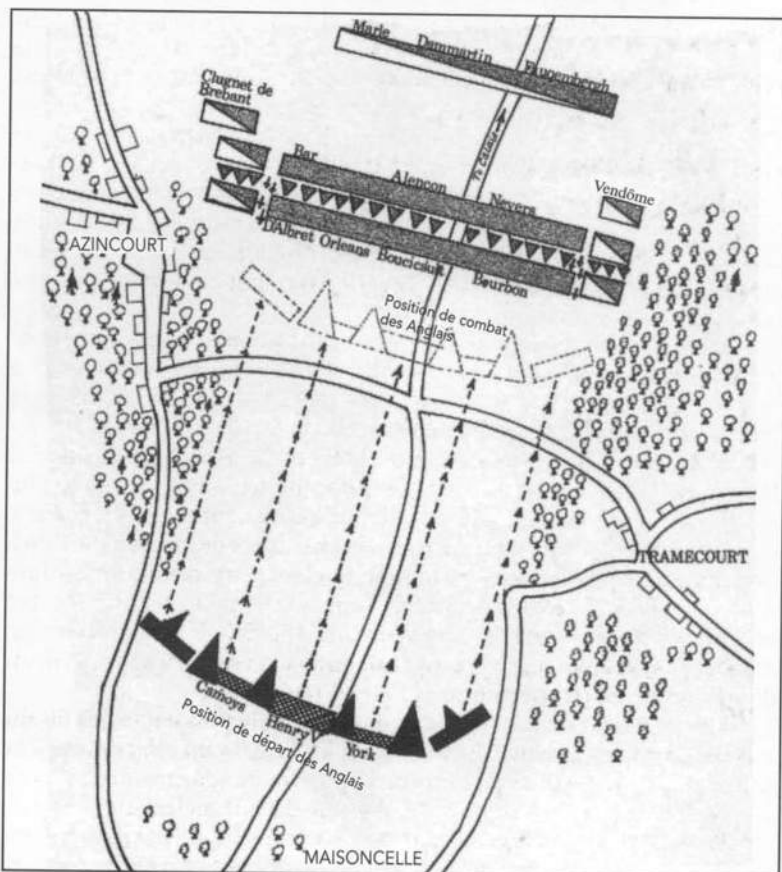
par le duc d'York, la gauche par Thomas, sire de Camoys, tandis que le roi commande au centre. Les Anglais se tiennent dans un champ de blé et sur une pente qui remonte légèrement vers les Français. L'armée anglaise à présent déployée, le jeune roi s'adresse à ses troupes. Il insiste sur la légitimité de la conquête de la France ; évoque leur responsabilité vis-à-vis de leurs familles restées en Angleterre ; et leur rappelle que chaque archer qui se fera capturer aura probablement trois doigts tranchés à la main droite afin qu'il ne puisse plus utiliser son arc au service de son roi.

LA BATAILLE

La seule chance de victoire du roi d'Angleterre repose sur une stratégie qui mettrait les Français à portée de tir des archers anglais, mais les Français temporisent. Vers 11h, Henri V décide de ne plus attendre et demande au maréchal de l'armée, Thomas Erpingham, de mettre les archers en position. Erpingham les réunit en formation dite en « herse » qui leur convient si bien. Ses archers prêts, il jette son bâton de maréchal dans les airs en s'écriant « Nestroque ! », signifiant qu'il considère l'armée comme prête à combattre. À son cri répond un énorme rugissement qui se répercute dans les rangs de l'armée anglaise. Henri prononce alors l'ordre que ses hommes attendent depuis si longtemps : « Bannières, en avant ! Au nom de Jésus, Marie et saint Georges ! »

Spontanément, toute l'armée s'agenouille, trace le signe de la croix sur le sol, s'incline et baise le sol ; puis les hommes se relèvent et entament leur longue marche dans les champs gorgés d'eau. Ils s'arrêtent à

Plan du champ de bataille d'Azincourt,
25 octobre 1415.



deux reprises pour permettre aux hommes d'armes lourdement blindés de reprendre leur souffle et aux archers sur les flancs de reprendre leur position. Durant la marche, les trompettes sonnent et les tambours battent, aux cris répétés de « Saint Georges ! Saint Georges ! »

La vision de cette ligne de soldats anglais dépenaillés avançant sur eux jette les Français dans la plus totale confusion. Ils ont attendu, confiant de pouvoir imposer leur rythme à la bataille. Ayant perdu l'initiative, le connétable d'Albret ordonne à ses hommes de confesser leurs péchés, d'attaquer les Anglais et de se battre courageusement.

Les Anglais s'arrêtent à 200 m de la première division française et leurs archers enfoncent des lignes d'épieux en bois dans la terre meuble avec leurs maillets. Se retirant derrière ces défenses, ils commencent à faire pleuvoir leurs flèches mortelles dans les rangs serrés des Français.

Depuis le flanc droit des Français, la cavalerie lourde, sous les ordres de Guy de Saveuses, se met pesamment en marche, toute charge étant rendue presque impossible par la boue collante qui recouvre le sol. Elle vise le flanc gauche des Anglais, mais les archers qui s'y tiennent, en rangs serrés et appuyés sur le bois d'Azincourt, ne plient pas et empêchent la cavalerie française de renverser leur ligne. Rapidement, l'attaque entière se résume à un assaut frontal, mais même les chevaliers qui survivent au déluge de flèches ne peuvent passer le mur d'épieux. De nombreux chevaux, poussés par l'élan des suivants ou rendus fous de douleur par les nombreuses flèches qui transpercent leur chair viennent s'empaler sur les épieux, et leurs cavaliers sont rapidement mis hors de combat par les archers, dont leur chef, Guy de Saveuses.

La massive première division française s'avance alors pesamment en ligne, mais les flèches commençant à clairsemer ses rangs, elle se retrouve bientôt en colonnes. La protection ainsi offerte est de courte durée ; bientôt, les tirs croisés des archers situés sur les flancs et le goulet d'étranglement du terrain contraignent les Français à se regrouper. Chaque pas dans le borbier soulevé par la cavalerie constitue alors un effort surhumain. Ils parviennent toutefois à atteindre la ligne anglaise. Mais leur succès initial ne peut être exploité et ils sont à présent si compressés que bon nombre ne peuvent lever les bras au-dessus de leur taille. Pis, la pression énorme exercée par les derniers rangs fait trébucher les premiers qui, incapables de se relever, sont bientôt piétinés par leurs propres camarades.

Les Anglais se remettent rapidement du premier impact et tirent avantage de la confusion. Ils tuent rapidement et assez facilement un grand nombre de Français entassés. Les archers abandonnent bien vite leurs arcs et leurs flèches et participent à la curée. Certains ramassent des armes tombées à terre : masses, épées longues, haches et martels de fer. Renversé, le duc d'York meurt écrasé. Près de lui, Henri V tombe plusieurs fois à genoux et trois de ses écuyers gallois sont tués à ses côtés.

Voyant la bataille si mal engagée, les chevaliers de la deuxième division française commencent à quitter le champ de bataille. Les ducs d'Alençon et de Bar les supplient de rester, avant de se ruer au combat où l'on dit que le duc d'Alençon blessa le duc de Gloucester, frère cadet du roi. Quelques instants plus tard, un soldat anglais frappe Alençon d'un coup de martel de guerre et l'étend raide mort.

Dans un fracas de sabots, le duc de Brabant, le plus jeune des fils du duc de Bourgogne, arrive sans armes ni armure, ayant abandonné à la hâte un mariage familial. Empruntant l'armure de son chambellan et se saisissant d'une arme abandonnée, il se rue dans la mêlée, où il est tué.

Les Anglais ont alors fait tant de prisonniers qu'ils surpassent en nombre leur propre effectif. C'est à ce moment que la troisième division

Un archer anglais à Azincourt se tient derrière la protection d'un épieu en bois. Il porte une simple cervelière et une brigandine rivetée. Plusieurs récits indiquent que les archers anglais souffrant de la dysenterie à Azincourt combattirent les chausses baissées, ce qui explique l'accoutrement de notre homme.





française, qui a contemplé l'arme au pied le spectacle terrifiant de la mort des meilleurs éléments de la noblesse de France, commence à se disperser. Pensant que son intention est de prendre l'armée anglaise à revers et craignant qu'en se réunissant aux prisonniers elle ne la batte, Henri ordonne l'exécution de tous les prisonniers. Les chevaliers anglais sont horrifiés, non pour des raisons humanitaires, mais en raison de la somme énorme de rançons qui va ainsi disparaître. La majorité des prisonniers qui se trouvent en armure, mais sans casque sont décapités. Les pertes françaises oscillent entre 3 000 et 10 000 hommes.

A la nuit tombée, les troupes anglaises ont fini de débarrasser les corps de leurs armures et abandonnent la fine fleur de la chevalerie française, ainsi que les simples soldats, nus sur le champ de bataille. Parmi les cadavres, ceux des ducs d'Alençon, de Bar et de Brabant et du connétable Charles d'Albret. Parmi les prisonniers survivants, le duc de Bourbon, les comtes d'Eu, de Vendôme et de Richemont, le maréchal Boucicaut et, prise de choix, Charles, duc d'Orléans.

En comparaison, les pertes anglaises sont minimes, la pire estimation les faisant monter à 500-600. Les décès les plus notables étant ceux du duc d'York et du jeune comte de Suffolk, dont le père est mort de dysenterie à Harfleur.

Le lendemain, Henri et son armée victorieuse parcourent les 70 derniers kilomètres qui les séparent de Calais, emportant avec eux leurs prises de guerre et leurs prisonniers de marque. Boucicaut et le duc de Bourbon mourront en Angleterre, Charles d'Orléans va y rester plus de vingt ans et ne sera libéré qu'après paiement d'une rançon de 240 000 écus et la promesse de ne plus porter les armes contre l'Angleterre.

Si l'on considère la taille respective et les conditions physiques des deux armées, il est difficile de comprendre la défaite française. La puis-

1. Jean Boucicaut, maréchal de France, porte de longs sabotons pointus avec des éperons fixés par une bande décorée. Boucicaut est fait prisonnier et mourra en Angleterre.
2. Charles d'Albret, connétable de France, portant une épée longue utilisée de taille et de pointe. Il est tué à Azincourt. 3. Charles, duc d'Orléans, porte un casque articulé lui permettant de bouger la tête. Orléans est emprisonné dans la Tour de Londres et ne sera relâché qu'après paiement d'un énorme rançon au bout de vingt-cinq ans de détention.



sance de feu des archers anglais a joué un grand rôle, ainsi que leur manque d'armure, qui leur a permis de combattre efficacement au corps à corps les hommes d'armes français après que ceux-ci aient pénétré les lignes anglaises. Mais cela n'explique pas tout.

Les Anglais jouissaient de deux avantages majeurs. Premièrement, Henri, grand chef de guerre, était à la tête de l'armée. Leur deuxième avantage était la grande proportion d'archers par rapport aux hommes d'armes. Sachant cela, les Français auraient pu se replier et pousser les Anglais à se fatiguer dans une vaine poursuite ou encercler les Anglais à Maisoncelle et les y affamer. Mais en commettant l'erreur de confiner leur attaque dans un champ étroit entre les bois d'Azincourt et de Tramecourt, ils se sont rendus vulnérables aux volées massives de flèches des Anglais et incapables d'utiliser leurs armes. Ayant de plus choisi une position déplorable pour combattre, les Français ont commis l'erreur d'envoyer des hommes d'armes en armure, à pied et à cheval, sur un terrain détrempé qui s'est rapidement transformé en bournier. Finalement, la structure de commandement française, les luttes de factions et les allégeances rivales ont créé un chaos qui les a empêchés d'affronter les Anglais en présentant un front uni.

Azincourt fut une grande victoire et Henri ne perdit pas de temps pour retourner en France et y consolider sa position. En 1420, au traité de Troyes, il devient héritier du trône de France, mais contracte la dysenterie et meurt en 1422.

Ce chevalier français a conservé sa visière mais ne peut pas faire grand-chose contre les volées de flèches anglaises et la barrière d'épieux. (Note : il porte les mêmes armes que Jean de Grailly, capitaine de Buch, chevalier gascon au service des Anglais au XIV^e siècle.)



